

Mai 40 : comment une jeune mère fut transportée dans la cave de l'hospice de Coullemont avec son enfant

« Mon fiancé, qui était mobilisé, a reçu un jour de permission. C'était en 1939. Un jour de congé pour se marier ! On a ouvert la maison communale d'Archennes spécialement pour nous, à sept heures du matin. L'année suivante, quand j'ai vu mon mari s'éloigner sur la route du Tilleul, j'ai pensé : l'enfant que je porte ne connaîtra peut-être pas son père. Je voyais l'histoire se répéter d'une génération à l'autre : toujours la guerre ! Mon mari n'avait pas connu son père mort en 14 et, bientôt père à son tour, il s'en allait avec son ordre de marche.

Mon premier fils, Jean-Marie, est né le 12 mai 40. Les médecins avaient déguerpi. Dans un mouvement de panique causé par l'invasion allemande, ils avaient suivi la cohorte de ceux qui fuyaient, espérant regagner le sud de la France. C'est une sage-femme qui m'a accouchée. Le plus drôle, c'est que son mari était fossoyeur. Le couple s'était partagé les deux grands rôles de la vie : l'homme s'occupait des enterrements, la femme des naissances. Par la suite, ils sont aussi partis en France, avec le corbillard, rejoignant ceux qu'un voisin, un peu narquois, appelait les *pètèvoyes*.

Dans le Midi, une femme qui m'avait connue dresse l'oreille. Elle entend dans la rue une voix qui a l'accent de chez nous. Elle se retourne et rencontre une femme qui vient d'Archennes ! Elle lui demande à brûle-pourpoint si Madame Francart a déjà eu son enfant. Vous vous rendez compte : deux inconnues se croisent à mille kilomètres d'ici, se rapprochent à cause d'un accent, et tout ça pourquoi ? Pour demander des nouvelles d'une naissance qui s'est passée rue des Moulins !

Le dimanche du baptême, c'était la Pentecôte. Nous avons bu du champagne. Émile Laboureur avait cueilli tous les lilas blancs. Il avait accepté d'être parrain. Sur le chemin de l'église, des mitrailleuses. À la fin de l'après-midi, presque tout le monde avait quitté le village, sauf les Duquaine. Ils étaient partis avec une charrette et un cheval ; arrivés à Florival, ils ont rebroussé chemin devant un trou de bombe.

Il faisait beau et nous avions peur. Émile laboureur s'était réfugié dans la cave voûtée de la maison. Moi, je dormais sur une table qu'on

avait retournée, les pieds en l'air. Contre toute attente, beaucoup de choses m'ont fait rire : cette table, avec ses quatre pattes comme des cierges, on aurait dit un lit mortuaire, mais j'étais bien vivante et j'avais un enfant !

Le lendemain, des soldats anglais, dirigés par un officier français, se présentent à la maison. Il faut sortir de la cave, disent-ils, on va inonder la vallée. Ils l'appelaient la ligne KW. Mais ils n'ont pas eu le temps, les ponts avaient déjà sauté. Un peu plus tard, la voisine est venue nous dire : « Regardez, il y a comme de petits nuages blancs qui tombent dans la prairie, derrière le Train. » Des nuages blancs ? c'étaient des parachutes allemands : on larguait des pièces de canon dans la vallée de la Dyle.

On veut malgré tout me remonter de la cave pour me conduire à l'hospice de Coullemont où les gens se réfugiaient. C'est à trois cents mètres de chez moi. En contrebas de la rue des Moulins, on peut voir à travers une clôture de fer forgé et de grands acacias, une bâtisse en brique rouge hérissée d'un clocheton ; de très hautes fenêtres ; deux ailes symétriques de part et d'autre d'une chapelle qui pointe le bec de son chevet vers la lumière de midi ; ce qu'on appelle "la cave" est un sous-sol par rapport à la façade, mais à l'arrière, c'est une grande salle qui se trouve de plain-pied avec la prairie qui descend en pente douce vers la rivière.

En face de l'hospice, il y avait une pièce creusée sous la rue des Moulins, une chambre maçonnée remplie d'ombres. Quand j'étais gamine et qu'on jouait dans ce jardin, j'avais peur que ne surgisse de cet antre, comme une chauve-souris à la tombée de la nuit, le fantôme du baron de Coullemont ! Il viendrait réclamer des comptes. Il voudrait savoir si l'Église a bien utilisé son legs pour construire un hospice ; il voudrait savoir si les ouvriers usés par la besogne, par le manque d'argent, par l'âge ou par l'infirmité, sont bien soignés par des religieuses, comme prévu (j'ai encore une photo que je vous montrerai, elle est prise sur les marches de l'entrée, on y voit autour du curé Bogaerts –ce devait être avant 14- de petites vieilles ratatinées avec des jupes jusqu'aux pieds, un fichu sur la tête, et des hommes fatigués, portant la casquette et souvent chaussés de sabots ; à

l'arrière, les sœurs de l'Annonciade, dans le halo de leur cornette, ont l'air de princesses qui règnent sur un peuple de gueux).



Je parlais de la morgue sous la route. On y trouve une civière.

- Non, s'exclame sœur Macoulfa, on ne va quand même pas transporter une femme qui vient de donner la vie sur le brancard des morts !

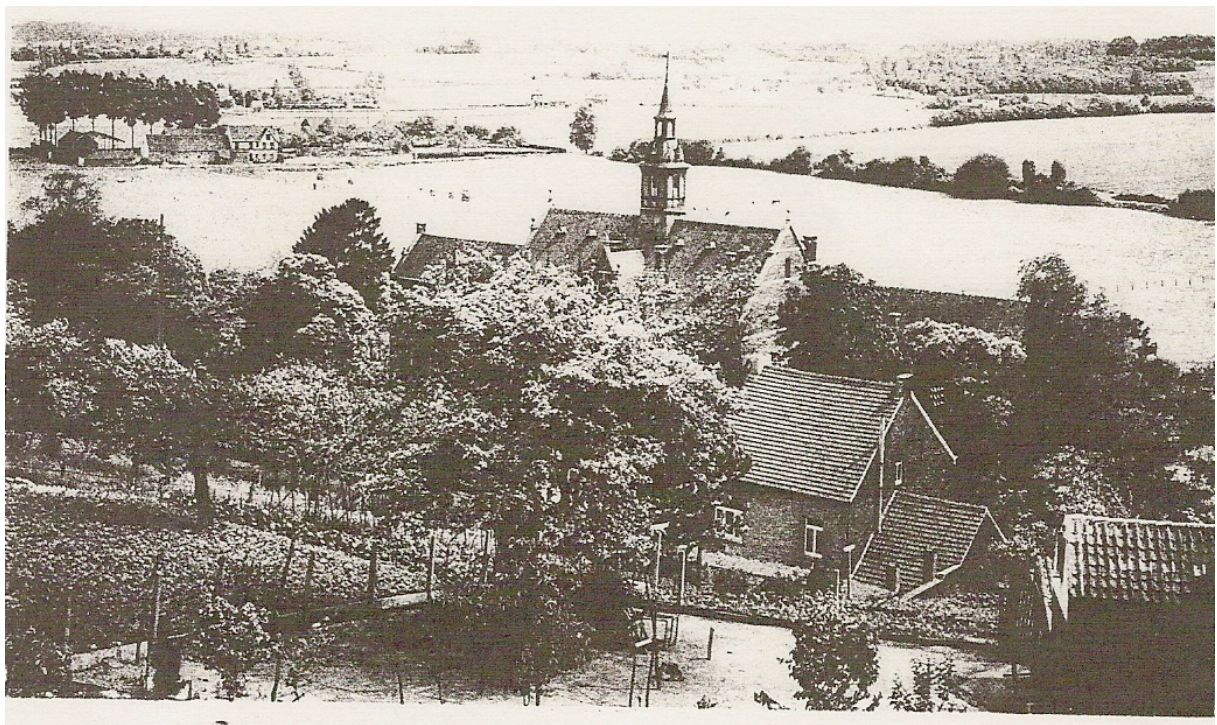
Elle trouvait que c'était trop macabre. Alors, avec Monique, une sœur plus jeune, on m'a déplacée dans une brouette. Le fond de la machine était rembourré de coussins pour amortir les cahots de la route. Ça roulait en sortant de chez moi, jusqu'à la brasserie Decamp. La sœur avait pris son élan en tenant ferme les bras du véhicule. Au tournant du moulin, ça commence à monter et les pavés font tressauter la brouette. Passé l'école Ste-Élisabeth, nous sommes entrées dans le parc de Coullemont par une porte en fer à double battant. Là, le chemin est plus aisé. Il descend vers l'hospice à l'ombre des grands arbres qui bordent la rue des Moulins. À l'entrée du bâtiment, je remarque au-dessus du perron un bas-relief : une femme couchée avec un enfant au sein, un autre à sa droite et, se penchant vers elle, un homme décharné. Cette femme gravée dans la pierre avec son enfant

semblait bénir mon arrivée. Je devenais, comme les vieillards, un objet de compassion. Mais Coullemont devrait accommoder son oreille, car mon enfant avait une voix à remplir les voûtes d'une cathédrale !



Une soixantaine de personnes se partageaient la cave, dans un noir affreux. Il y avait des gens du village comme la famille Duquaine, avec le petit Louis qui devait avoir cinq ans, et des réfugiés qui, venant de Visé et de Liège, s'étaient arrêtés en chemin. Par chance, on m'avait trouvé un lit. J'étais installée derrière un paravent. Les gens se couchaient sur des matelas et des paillasses disposés à même le sol. On avait placé Jean-Marie dans l'égouttoir à linge. Il hurlait tout le temps. Interdit d'allumer une bougie : des avions survolaient la vallée de la Dyle en vrombissant. Un canon allemand était placé sur la hauteur en face de l'hospice. J'avais du mal à nourrir mon bébé, à trouver sa bouche dans le noir. Et plus je le barbouillais, et plus il braillait ! Le curé Lecart nous faisait dire le chapelet. On priait comme des aveugles. On adressait à Dieu des paroles bourdonnantes ; dans l'obscurité de cette caverne, on eût dit des remuements d'insectes.

Une nuit, nous avons même récité la prière des agonisants. Ah ce n'était pas réjouissant ! Je ne sais pas comment l'hospice n'a pas été touché, par quel miracle, quand on sait que le jardin a été crevé de plusieurs cratères ! Après la guerre, l'abbé Lecart organisait chaque année, à la mi-mai, une procession pour remercier Dieu de nous avoir sauvés. Cette procession venait s'ajouter aux trois autres : en fin juin, on faisait le tour du chemin de la Croix pour fêter le Sacré-Cœur ; le 15 août, c'était l'Assomption ; et puis il y avait les Rogations, en mars ou en avril, je ne sais plus. Ce que je sais c'est que c'était au moment des hannetons. On marchait jusqu'à la chapelle Robert. Après la messe, on s'installait pour un pique-nique et les enfants de chœur s'amusaient à faire tomber des hannetons dans les assiettes et sur les cheveux des filles.



Nuit de l'hospice. Nous ne pouvions même pas voir le visage de nos voisins. On entendait des gémissements, des plaintes, des soupirs ; certains réfugiés, pour garder le moral, racontaient des balivernes. Une femme dont le fils était mobilisé :

- Oh, monsieur le curé, mon fils est certainement mort !

- Mais pourquoi ? demandait le curé, il faut avoir confiance : presque tous les soldats reviennent de la guerre sains et saufs.
- Ce n'est pas ça, pleurnichait la femme, mon fils, il ne sait même pas se faire une tartine tout seul !

Je crois que le sens du comique nous a sauvés. Certains trouvaient bizarre que je ne pleure pas tout le temps parce que mon mari était à la guerre. Il y en avait bien d'autres, des hommes, à la guerre ! Et des femmes qui les attendaient, il y en avait dans tout le pays. Je me rappelle que certaines personnes ont reproché à l'abbé Lecart d'avoir accepté –et même de les avoir fait venir- une femme accompagnée d'un homme qui n'était pas son mari. Lecart était arrivé à Archennes suite à un accident. On avait dit qu'il ne marcherait plus. Mais l'homme a vaincu son mal. Il allait d'un bout à l'autre du village, et marchait parfois jusqu'à Louvain. C'est lui qui a obtenu l'arrêt du train à Archennes, faisant valoir, preuves à l'appui, que le pèlerinage de saint Ghislain attirait beaucoup de monde, notamment du pays flamand.

Avant de partir en France, le fermier a tué deux pigeons pour moi, et les sœurs les ont préparés. Comment faisaient-elles, les sœurs, pour nourrir tous ces pensionnaires inattendus ? Le soir, je me souviens que nous avions du lait battu. Dans le jardin de l'hospice, il y avait un bâtiment avec des étables. Les vaches paissaient dans la prairie le long de la rivière. Chaque jour les sœurs allaient faire la traite. Encore heureux qu'il y ait l'eau courante ! ai-je entendu un jour de la bouche d'une de ces femmes courageuses qui donnait des signes de fatigue. Eugène Janssens m'a raconté qu'avant la distribution d'eau courante, elles allaient chercher l'eau au carrefour de la ruelle de Croix avec la rue de Florival, près de chez Bricart, où se dressait une pompe publique. Je salue le courage de ces sœurs de l'Annonciade. Elles provenaient du couvent de Keyhof à Huldenberg. Elles ne demandaient rien à personne. Ne possédaient rien en propre. Se vouaient corps et âme au secours de pauvres gens que la guerre avait poussés dans la cave de l'hospice, comme dans un trou. Sainte Jeanne de France, fille de Louis XI, a fondé l'ordre de l'Annonciade à Bourges en 1501. Les religieuses auront pour vocation « l'imitation des vertus évangéliques de Marie pour plaire à Dieu ». Elles sont de la famille des franciscaines. On dit que c'est une congrégation de

contemplatives : je les vois traire, cuisiner, panser les blessures, nettoyer, rassurer, prendre soin des malheureux que nous étions. Quelle activité dans la contemplation, quelle richesse dans le dénuement !

Un jour, est-ce parce que Jean-Marie pleurait, un Allemand est venu constater qu'il y avait bien un bébé dans la cave de l'hospice. Effrayante, pour moi, l'apparition de ce soldat allemand ! Le souvenir de ce qu'on racontait dans ma famille sur les atrocités de la guerre 14 à Louvain m'est revenu violemment à l'esprit, surtout cette image d'une mère, un enfant au sein, qui avait été décapitée d'un coup de sabre par un Uhlan.

Au bout de la cave se trouvait la laverie. C'était grand. Toutes les fenêtres étaient obstruées. Quand je suis sortie une première fois, j'ai dû mettre un bandeau sur les yeux pour me protéger de la lumière. Quel plaisir quand nous sommes rentrés chez nous au bout de douze jours ! J'ai retrouvé sur la table de la cuisine toute mon argenterie emballée, comme je l'avais laissée : les fourchettes, les cuillers à soupe, les couteaux, les petites cuillers, rien ne manquait. Mais dans la cave, les bouteilles étaient toutes entamées. Ceux qui pensaient y trouver du vin ont dû avoir l'estomac retourné et cracher des bulles. Ces bouteilles à vin ne contenaient rien d'autre que du savon liquide concentré ! Ce n'est pas comme chez les Duquaine où le vin était bon. Là, il n'en est rien resté ! »

Archennes, 11 septembre 2011. Paul Dulieu

Ce texte est fondé sur un entretien accordé à l'ARC par M^{me} Francart qui habitait 21 rue des Moulins à Archennes. Un autre extrait, où M^{me} Francart raconte comment son père, qui était professeur de lettres classiques, a pris connaissance de l'incendie de la Bibliothèque de Louvain, a inspiré un passage du roman Un étranger pour tous, bientôt en publication.